

Mes pas m'ont emmenée une fois de plus devant le cimetière intercommunal de A. Mes pas m'y ramènent toujours comme s'ils avaient leur volonté, voire leur raison propre, puisque de toute façon, moi, je ne l'ai plus tout à fait... Et puis, eux, ont l'avantage du nombre... Devant le cimetière où je n'entre jamais car il ne faut pas déranger les défunts, et, sous le provisoire prétexte d'être en vie, traverser les allées régulières en écoutant le crissement du gravier sous nos semelles. Et puis déposer des fleurs sur les tombes, et muni de son petit arrosoir, faire son petit ménage. Des idées stupides de vivants... Les morts sont loin, l'éternité les désagrège et elle ne se gênera pas plus avec nous, l'ordure !...

Moi, je suis morte il y a longtemps. Je m'en souviens pourtant comme si c'était hier et je peux pousser le même cri exactement... Je peux le moduler comme un sanglot, l'étirer en larges ondes de choc, déchiqueter sa tessiture par des silences plus profonds que la peur... C'est un cri tout en fureur, tout en douleur. Au bout de ce cri, il y a toi... Toi qui as osé le pousser la première. Toi qui sais les choses que je ne sais pas encore...

L'air était tiède, je le respirais machinalement comme si je n'avais fait que ça toute ma vie. En fait, je n'ai fait que ça. Inspiration, expiration, une morne gymnastique réflexe. Ma vie... Bien sûr, parfois, l'air était froid, irrespirable, mais ce matin malgré toute ma mauvaise volonté, je n'avais rien à lui reprocher. Il était même d'une tiédeur, d'une quiétude que j'aurais pu qualifier d'agréables si quelque chose en moi, ne rejette pas catégoriquement toute notion de bien-être et de douceur.

Comme d'habitude, je marchais en redoutant le pire. Parce que c'est la seule manière de ne pas se laisser surprendre par les événements. Je pouvais me faire agresser par un Impulsif parano, renverser par un Irresponsable Conducteur, s'enfuyant avec un peu de mon hémoglobine vermeille sous les pneus lisses de son véhicule ivre, soit succomber sous les crocs acérés d'un molosse errant et affamé... Entre autres... Car je n'écartais pas non plus la possibilité d'un attentat terroriste de préférence, autant mourir pour une idée, d'un incident nucléaire qui me désintégrerait en milliers d'atomes ahuris, quelque peu sous le choc... Non, vraiment, Rien n'est drôle sur cette basse terre !... Il faut être complètement maso pour continuer à s'y promener ! Pourquoi je persiste alors ? Bonne question mais où est la réponse ? J'ai tenté de la trouver dans une rue grise, recroquevillée entre deux trottoirs enduits d'un vieil asphalte eczémateux. Là, j'ai rencontré Jeanne Cavas.

Elle n'a pas changé. Toujours la même démarche altière, toujours le même air — vous êtes là et alors ? —... J'ai bien observé son visage. Je voulais y lire autre chose que le temps écoulé, autre chose que la surprise. Autre chose... Déçue, j'ai maudit ma manie de toujours espérer chez les autres comme un vague écho de mon désenchantement...

J'étais dans une de mes périodes de jeûne c'est à dire ni sous alcool, ni sous tranquillisants. Rien que sous le coup de la vie... Un coup bas, à la Jarnac. J'ai beaucoup de mal à m'y faire malgré mes efforts et malgré tout le temps que j'ai derrière moi. J'ai beau faire, je ne m'y fais pas.

Jeanne a eu un bref sursaut qu'elle a vite transformé en esquisse de sourire. Façon polie mais distante de saluer les gens avec qui on ne tient pas précisément à engager la conversation. Mais avait-on encore des choses à se dire ? La souffrance est arrivée sans prévenir. J'ai eu mal, très mal... J'ai pensé à toi, à ton absence. Ca ne l'empêchait pas, elle, d'être là, si belle, si inchangée, qu'une fois de

plus, j'étais gommée, effacée, réexpédiée à moi-même... L'espace d'un instant, je lui ai souhaité tous les malheurs du monde, toutes les plaies d'Egypte, toutes les maladies qui persistent malgré la science, toutes les misères d'un chômeur en fin de droits, enfin quoi, tout ce qui nous laisse aussi désemparés qu'une larve hors de son cocon... Puis, je me suis rappelé son visage de la dernière fois... Nous portons tous un masque, une carapace pour nous protéger des autres et de nous. Dans la mouvance des sentiments et des émotions, ne jamais savoir à quel point on s'est égaré... Attention, danger de vérité !... Demande-moi ton chemin et je te dirai quel est ton chagrin... Mais, surtout, surtout, fardons de pudeur et de silence les apparences. Nous devons nous y fier éperdûment... Au-delà, le paysage comme un champ de bataille est plutôt consternant sinon désespérant.

J'ai regardé Jeanne, j'ai soutenu son regard bleu-vert, paisible comme un long dimanche. J'ai même réussi à sourire. La parenthèse autour de sa bouche s'est creusée imperceptiblement. Et sa voix a chuchoté un prénom fantôme. Sa voix cassée, Nat, c'est fou, c'est la même ! La même voix du temps de toi !... Je n'ai pas voulu attendre, je n'ai rien voulu entendre ! Je me suis mise à courir comme la folle que je suis ! NAT ! Surtout ne rien entendre ! Circé, tu ne m'auras pas ! J'ai résisté à tant de choses, ton chant, je ne l'entends pas ! D'ailleurs, je suis un peu dure d'oreille...

Mes pas se sont enchevêtrés dans le rythme forcené que je leur imposais. Tête baissée, je fuyais. Le sol semblait se désagréger, il me paraissait quelque peu mouvant. Etait-ce lui ou ma perception altérée des choses ? Angoissante question ! Je me raccrochais à elle pour faire écran à toutes celles qui menaçaient et dont je ne voulais à aucun prix. J'ai enfin aperçu l'immeuble dans lequel j'habitais. Il m'a paru très rassurant, très béton. Avec des murs bien épais pour étouffer le tourment d'une voix rauque, le

tourment d'un prénom murmuré comme une prière... Nat, laisse-moi tranquille ! Je ne veux plus me souvenir, s'il te plaît... Je veux de l'amnésie plein ma mémoire... Un gouffre, un abîme d'oubli entre toi, Nat, entre vous, Jeanne, entre moi... Face à l'immeuble planté stupidement là, mais lui au moins était à sa place, j'ai secoué la tête et je suis entrée. Toutes sortes d'odeurs m'ont assaillie. Javel, pipi, pot au feu, relents de sueur et d'ennui. Odeurs fortes d'une humanité banlieusarde occupée à survivre... J'ai hurlé — ça pue ! — avec conviction. Personne n'a répondu mais je m'y attendais. L'immeuble est sourd, muet, aveugle. Les gens dedans lui ressemblent. Ternes, incolores avec pour seule fonction de gâcher et de polluer le paysage. Comme moi... C'est parfois accablant de se sentir si bien intégrée... J'ai soupiré et je me suis enfermée chez moi

Je me répétais à tue-tête :- Bien fait pour elle ! Bien fait pour elle ! Qu'elle souffre cette idiote ! —... Puis, je me suis dit que rien dans son maintien n'avait indiqué une souffrance exagérée. Elle avait peut-être tout oublié. Je me suis servi un verre. J'ai eu envie de vomir... Ma souffrance, mon remords, vous m'êtes plus fidèles que mon ombre. Et moi, qui voudrais vous partager comme un gâteau d'anniversaire ! J'ai ricané et je me suis mise à pleurer. Question d'hygiène. Il faut évacuer le trop plein sinon il vous altère l'équilibre... Apres et douceâtres, les souvenirs ont resurgi. Je ne les avais pas bien enterrés... Ils disent qu'ils veulent bien mourir mais avec moi. Que ce n'est qu'une question de temps... Attendre que le temps passe. Le laisser passer sans faire d'histoires... Nat, toi quand tu souriais, le temps s'arrêtait... Tu m'as laissée si seule, scellée, esseulée comme dans un linceul... Je ne vis pas, j'agonise... Et le printemps aura beau revenir, branches fleuries et odorantes, je ne le verrai pas. Tu l'as emporté avec toi.

Autrefois, autre part, dans la Vie, nous nous sommes rencontrées. J'ai tout oublié de ce qui t'es étranger. Délestage des autres... Si je ne crois plus en rien c'est d'avoir trop cru en toi. Du fond de ma folie, je sais bien, n'exalter qu'un fantôme. Tu n'es plus que ça... Un spectre torturant une ombre en peine de lumière... Je suis lasse... Ton nom est ciselé sur mes poignets, tes yeux gravés dans ma mémoire. Je te porte en moi, en secret, comme un enfant. Si fort, qu'il m'arrive d'oublier qui je suis. De toi à moi, Nat, quelle importance, quelle différence ? J'ai repris un verre avec deux témesta pour éblouir un peu le silence. J'ai fermé les yeux. Pour dormir. Dormir et peut-être ne plus me réveiller.



*L'homme est parti depuis trois semaines déjà. Il n'a rien dit. Il a laissé la chambre triste malgré les fleurs pourpres sur le papier peint. Malgré ou à cause ? La femme ricane. Elle ramène machinalement une mèche de cheveux en arrière. Elle a de belles épaules robustes. Des épaules de bête de somme pense t-elle les soirs de cafard, c'est normal pour une femme de peine...*

*L'homme est parti. Certainement vers ces pays mystérieux où le ciel et la mer s'entremêlent en un bleu entêtant. Ces pays qui vous chavirent le coeur avec leurs couleurs de carte postale... Couleurs sourdes comme la douleur de ne pas même espérer y aller un jour... La femme regarde autour d'elle. Ce n'est pas grand, elle y fait vite le tour. Une chambre de bonne à Paris dans les années soixante. Une chambre de pauvre. Même l'émail de l'évier a des envies de fuite. La femme, Marie, soupire. Elle a trente-cinq ans et une gamine aux yeux trop grands qui dit — raconte-moi une histoire.*

*— Les histoires sont des mensonges, rien que des mensonges ! Faut surtout pas y croire... On peut mourir d'une histoire qui tourne mal !*

*Sa voix est rude. Certainement plus qu'elle ne le désire. Pour en adoucir la sécheresse, elle sourit. La gamine sourit aussi. — Ca fait rien, raconte-moi un mensonge.*

*Marie hausse ses belles épaules. D'une voix nette, elle articule :*

*— Il était une fois une petite fille...*

*— Elle est jolie la petite fille ?*

*La femme la scrute de ses yeux noirs.*

*— Non, elle est laide, très laide, elle ne sert à rien. Son papa est parti parce qu'il en avait assez de la regarder...*

*Petit pincement au coeur. Les papas ont tendance à prendre le large...*

*La faute à qui ? Marie ne veut pas savoir, surtout ne pas savoir... Elle fait l'amour à des insolubles.*

*La gamine demande :*

*— Est-ce qu'il était obligé de la regarder ?*

*— Oui, parce que la maison était toute petite. La petite fille paraissait trop grande pour une petite fille... Alors, il ne voyait qu'elle...*

*— Et la maman, qu'est-ce qu'elle fait, la maman ?*

*— Rien, elle attend.*

*— Elle attend quoi ?*

*— Une autre vie.*

*— C'est long à attendre une autre vie ?*

*— Aussi long que la vie.*

*— Elle est pas belle ton histoire.*

*— Ce n'est pas une histoire. C'est un mensonge n'oublie pas. Ou si tu préfères, c'est l'histoire d'un mensonge.*

*— J'aime pas les mensonges. Je préfère les histoires avec des fées et des Princes et des loups et des ogres et... Quand est-ce que papa revient ?*

*Marie soupire — pas avant longtemps, peut-être jamais —. Elle s'en moque au fond. La solitude ne l'effraie pas. Elle la connaît depuis longtemps. A L'orphelinat, elle récitait le notre père, elle qui n'en avait pas, mais ne voulait ni du paradis ni de l'enfer. Trop peuplés... L'homme sur la croix, seul, la fascinait. Lui, avait payé, lui, connaissait le vrai prix de la solitude. Malgré le sang et la couronne d'épines, ce visage si serein... — Je vais m'en sortir, ricane t-elle, je vais m'en sortir, il faut croire à la résurrection —. Elle se redresse. Toujours se tenir bien droite. Ça aide. Demain, elle ira travailler. Puis, elle rentrera. Elle dînera. Elle dormira. Elle continuera. La vie quoi ! Faut pas en faire toute une histoire. Elle se met à chantonner.*

*Blottie dans son lit, la petite fille s'est tue. Elle ne comprend pas, mais elle sait. Aujourd'hui, elle commence à grandir. Elle commence à attendre.*

Je me suis réveillée quelques heures plus tard. J'ai maudit l'alcool, j'ai maudit le témesta. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils ont perdu de leur efficacité, des has been, eux aussi. J'ai ricané, ça m'a fait du bien. J'ai un grand faible pour les ricanements stupides et solitaires. C'est ma manière à moi d'égréner la réalité sans en être dupe : — je te subis, d'accord, mais tu ne m'impressionnes pas ! la preuve ? Tes mauvaises surprises, je leur ricane au visage et j'espère bien les empoisonner de toute ma mauvaise haleine ! —

Pour reprendre le cours de la journée, j'ai fait quelques pas et j'ai allumé la radio. Pour le bruit, très important le bruit, meuble de première qualité. Quand je l'entends bouger autour de moi, je me dis que je suis encore vivante. Ça ne me rassure pas vraiment mais ça m'informe sur mon état. Parce que souvent, je ne sais pas qui je suis et où j'en suis. Ça me désoriente. La mort, la vie, la non vie, la survie... Mes quatre points cardinaux, guidez-moi, aidez-moi à me situer. Le nord, je m'en fiche totalement. Je l'ai perdu depuis trop longtemps. Plus envie de le retrouver.

Le malaise a alors débuté dans ma tête. J'ai commencé à respirer sans rythme ni raison. N'importe comment. Et c'est bien embêtant pour faire les choses de tous les jours... J'ai d'abord accusé la nourriture, pas fraîche, trop lourde, trop abondante... Puis, je me suis rappelé que je n'avais rien avalé depuis la veille. Direction frigo. Il s'est ouvert sur un grincement tremblotant, m'a offert la nudité givrée de son intérieur vide et désolé. Socrate est arrivé. Lui aussi avait faim. Nous sommes allés faire les courses. Il aime bien faire les courses avec moi.

J'ai choisi un magasin éloigné qui ne me connaissait pas. On est toujours trahi par ses achats. Moi, je ne veux pas livrer ma vie comme les petits vieux. Ils ne se méfiaient pas et un jour, le monde entier a appris qu'ils s'abonnaient à Canigou. Quel scandale ! Quelle tristesse ! A notre époque, vous vous rendez compte !... Le monde a joué l'étonné. Comme s'il ne savait pas qu'à n'importe quelle époque, être vieux c'est être chien...

J'ai laissé Socrate à l'entrée. Il a eu un regard malheureux vers la pancarte qui lui en interdisait l'entrée. Par souci d'hygiène. Je lui ai murmuré à l'oreille — t'en fais pas mon vieux, il n'y a pas si longtemps, pour la même raison, c'était également interdit aux juifs. Et c'est fini maintenant. Enfin, presque... Ca dépend où... Ca dépend pas de nous... Comme on dit, mon chien, on est toujours le chien de quelqu'un... — Il a alors reniflé les environs sagement. On se console comme on peut.

Rayon crèmerie, des ménagères avisées tâtaient d'un pouce insistant le moelleux des camemberts. Rayon boucherie, un employé toussait discrètement sur la viande fraîchement débitée. Et vive l'hygiène !... Les chiens ne sont pas admis parce qu'ils n'ont pas d'argent, c'est la seule et vraie raison ! La preuve ? Même en disposant d'un aspect tout à fait hygiénique, essayez un peu d'acheter sans argent. Vous verrez bien. D'ailleurs, pour décourager toute tentative, il y a des avis destinés à l'aimable clientèle. Du genre — La maison ne fait pas crédit -, ou plus nuancé — Les bons comptes font les bons amis -. Je sais compter. Je n'ai pas d'amis.

J'ai pris des trucs bien emballés dans toutes les règles de l'hygiène : pain, jambon, yaourts et deux bouteilles de whisky. Pour le moral. Puis j'ai visité en me demandant ce que j'allais bien pouvoir casser. J'ai repéré les bouteilles d'huile. Première pression à froid. Et en verre s'il vous plaît. Car le plastique ne casse pas franchement, il se fendille, se zèbre de cicatrices d'où suintent à grand peine

quelques larmes oléagineuses... L'huile c'est très dur à nettoyer, ça prend beaucoup de temps. Comme le temps c'est de l'argent, ça restreint obligatoirement les bénéfices de ceux qui m'obligent à laisser mon chien dehors ! De plus, selon une vieille légende d'une vieille sorcière, renverser de l'huile porte malheur. Tant mieux, ils feront faillite.

J'ai fait — Mon Dieu ! — en jetant la première bouteille sur le sol, — mais ce n'est pas vrai ! — en faisant de même avec la deuxième. Puis, je n'ai plus rien dit pour les troisième et quatrième. J'étais toute à ma tâche vengeresse. Le parterre est devenu visqueux et crissant. Je pataugeais dans colza et tournesol mélangés. Le gérant a surgi, essoufflé, rouge de courroux. — Ne touchez plus à rien — m'a t-il ordonné. — Mathilde ! Nettoyez-moi tout ça ! — Une employée a répandu de la sciure sur le magma oléagineux et s'est mise à balayer. Je la regardais faire. Parce qu'elle n'était pas jolie, j'ai été déçue. Mathilde, c'est le nom d'une chanson. C'est joli une chanson... Ca vous illumine le visage et le coeur, ça se porte à la bouche avec entrain. Quand c'est moche, ça finit en femme de peine dans un labyrinthe à bouffe. Bien fait ! A petits coups de balai surnois, elle m'a chassée. Je me suis dirigée vers la caisse, le gérant sur mes talons. — Vous êtes folle ou quoi ? Je vous préviens, vous payez la casse ou j'appelle les flics ! — J'ai vaguement tenté — Mais je n'ai pas fait exprès... — Je ne veux pas le savoir ! — Il a rapidement calculé le montant de mes emplettes — plus quatre bouteilles d'huile ! — total — deux cent vingt cinq francs et quinze centimes ! — m'a t-il hurlé d'un ton menaçant. J'ai marqué un temps d'hésitation. Puis, j'ai fouillé dans mes poches tandis qu'il s'impatiait. J'ai payé. Je suis sortie très vite, suivie de commentaires peu flatteurs pour mon moral. Folle, moi ? Allons donc ! Givrée, moi ? Allons donc ! Je fais ma guerre, c'est tout. J'ai haussé les